

Chaudes journées estivales dans le Jura suisse !

Une semaine avec Hiroshi Tada

Oh oui, j'ai beaucoup de souvenirs. J'ai été élève de O Sensei pendant 15 ans. De 1964 à 1970 j'ai été en Europe. Je n'avais pas prévu d'aller en Italie et encore moins d'y rester.

AJ.: Vous souvenez-vous de vos débuts en aikido ?

Tada Senseï : je connaissais le nom de Ueshiba O Senseï depuis mon enfance, car c'était un maître célèbre. Mais je ne suis entré au dojo qu'en mars 1950.

Pourquoi l'aikido ?

Parce que l'aikido est bon, c'est ce qu'il y a de meilleur.

Beaucoup d'élèves de O Senseï venaient du judo ou du kendo, n'est-ce pas ?

Moi aussi j'ai étudié d'autres arts martiaux, mais la qualité de l'aikido est toute différente. C'est un autre monde. Morihei Ueshiba était un maître spécial, génial. Ce n'était pas un « budoka normal ».

Je suis entré au dojo de Ueshiba sans savoir ce qu'était l'aikido, je n'avais jamais vu de l'aikido, mais j'avais été attiré par la réputation de Morihei



Ueshiba, celle d'un homme et d'un maître exceptionnel.

Avez-vous tout de suite « accroché » ou est-ce que vos débuts ont été ardues ?

Il m'est difficile de vous donner une réponse concrète, il y aurait tant à dire. Ce qui est sûr c'est que je ne me suis pas dit : « si je me mets à pratiquer l'aïkido, tout ira pour le mieux », non, j'ai simplement suivi Ueshiba Senseï.

Avez-vous des souvenirs précis de O Senseï ?

Oh oui, beaucoup de souvenirs. J'ai été élève de O Senseï pendant 15 ans, puis je suis venu en Europe et j'y suis resté de 1964 à 1970. Malheureusement, entretemps, en 1969, O Senseï était décédé.

Pourquoi êtes-vous allé en Italie ?

Je n'avais pas prévu de me rendre en Italie et encore moins eu l'intention de m'y installer. Mon plan était de voyager en Europe et en Amérique pendant un an, puis de rentrer au Japon. Mais une amie d'études, Onô San, qui pratiquait aussi un peu l'aïkido, était allée en Italie, s'y était mariée et habitait à Rome. Il s'est trouvé qu'en Italie, après une démonstration d'aïkido, le ministère de l'Intérieur m'a demandé si je pouvais rester pour diriger un stage de un mois.

Et vous êtes resté plusieurs années ?

Après ce premier stage, on m'a encore plusieurs fois demandé d'en diriger d'autres, ce que j'ai fait volontiers. On m'a aussi demandé d'ouvrir un dojo. De là est née l'idée de créer l'Aïkikai d'Italie. Cela a duré six ans en tout.

Est-ce que c'est parce que vous aviez ainsi rempli votre mission que vous êtes rentré au Japon ?

Non, c'est parce que un très grand nombre de mes élèves vivaient au Japon. C'est pour ça que je suis rentré.

Comment décririez-vous votre aikido ?

Je trouve qu'il est inutile d'utiliser un qualificatif particulier, c'est tout simplement de l'aïkido. Quand on regarde l'idéogramme, on comprend tout de suite de quoi il s'agit.

Mais cent personnes définiront ou verront l'aïkido de cent manières différentes.

Bien sûr il y a de nombreuses variétés d'aïkido, mais ce qu'a montré O Senseï, l'union avec les dieux, c'est suffisant, il n'y a besoin de rien de plus.

Il y a un vieux film avec O Senseï où il explique tout cela. De plus il y a un livre de O Senseï avec ses poèmes¹, qui explique tout cela sur la base du Shintoïsme traditionnel. Il s'agit, pour utiliser un vocabulaire moderne, de la place de l'homme dans son rapport à l'univers, et de l'union de l'homme avec l'univers.

*Horst Schwickerath, Beaumont/F
Fabio Gygi, Tübingen/D*

Dans la culture japonaise cette notion est exprimée sous des formes différentes, par exemple par le Confucianisme, le Taoïsme, le Shintoïsme, chacun à sa manière, mais tous par rapport aux principes de l'univers.

Aujourd'hui, il importe peu que l'on suive l'école shinto ou l'école bouddhiste, l'important, ce sont les principes qui sont derrière.

Mais au Japon on ne catégorise pas comme en Europe où on est défini, par exemple, comme « catholique », on est plus éclectique, n'est-ce pas ?

Oui, c'est une idée « non-japonaise » que de dire « je crois en ceci et en cela et tout le reste est faux ». O Senseï était en ce sens très spécial, il a rigoureusement rejeté tout ce qui pouvait mener à un affrontement.

¹ O Senseï a écrit deux livres : le premier a été publié en 1933 sous le titre *Budo Renshu* et était destiné à ses élèves. Il comporte des poèmes sur la Voie et des illustrations techniques dessinées par Takako Kunigoshi. Le second, intitulé *Budo*, est paru en 1938 et comporte des photos originales des techniques de O Senseï.



L'homme moderne porte peu d'attention à son corps. L'aïkido est-il, pour ainsi-dire, idéal pour nous, hommes modernes ?

L'aïkido est une chose très moderne, il n'est pas encore si ancien, et il est donc particulièrement adapté. Bien que O Senseï ait cru dans les divinités du Shintoïsme, il était un homme extrêmement rationnel. On le voit à ses mouvements. Il pouvait, à sa manière, exprimer le merveilleux par ses mouvements. C'est pourquoi l'aïkido a pu se répandre dans le monde entier, parce que son noyau est rationnel, et donc particulièrement approprié pour l'homme d'aujourd'hui.

L'aïkido est beaucoup plus « progressiste » que par exemple le judo ou le kendo, qui au Japon font partie du programme d'éducation physique dans les collèges et les lycées.





Il y a dans le budo japonais un large éventail de points de vue, et il est si étendu que les opinions aux deux bords sont totalement contradictoires. Mais cela ne veut pas dire que seul un de ces points de vue soit correct.

Il y a divers points de vue quant à l'exécution correcte des techniques. Avant-hier, au cours du

stage, j'ai expliqué que dans le Japon féodal chaque caste² avait ses propres techniques de tir à l'arc. Le samouraï tirait sa flèche autrement que le paysan. Ces derniers devaient pouvoir abattre des animaux pour se nourrir, ce qui exige une autre technique et moins d'étiquette. Dans le ju-jitsu du Kodokan, par exemple, on continue le combat au sol, chose à laquelle les samourais se refusaient

absolument. Pour chaque domaine il existe une manière appropriée de penser et un type de techniques approprié.

Avec le judo, Maître Kano a voulu créer un moyen éducatif moderne qui puisse être enseigné dans les écoles. Pour lui il était important de créer quelque chose que chacun puisse pratiquer. C'est pourquoi il n'y avait de profondes explications philosophiques. Mais tous les arts japonais traditionnels sont très complexes. Si on ne s'intéresse pas à cette complexité, on n'arrivera jamais à une compréhension plus profonde de l'art, et on ne comprendra jamais non plus certaines techniques.

En fait, une fois quelqu'un a dit à Maître Kano : « Le judo ne possède pas de profonde philosophie » et il a répondu : « Exactement, et c'est pour cela que tout le monde peut pratiquer ». Il y a une parole célèbre de Me Kano : « Utilise ton énergie de telle façon que les deux partenaires puissent en tirer quelque chose ». C'est simple, c'est quelque chose que tout le monde peut comprendre.

J'en ai déjà parlé hier au stage : la voie a pour ainsi dire deux niveaux ; il y a le « côté



² Le Japon féodal était organisé en cinq castes hiérarchiquement structurées : au sommet de la pyramide sociale se trouvaient les samourais, suivis des paysans, ensuite venaient les artisans et les marchands. Sous les quatre classes qui formaient la société, il y avait la caste des eta, qui exerçaient les métiers considérés impurs.



émérgé », tout ce qui est visible, pour ce qui touche à l'éthique sociale, au patriotisme, c'est le bushido, le code des samourais, le Confucianisme pour ce qui touche à l'ordre social. L'autre niveau, le « côté immergé » contient au contraire les principes qui régissent l'invisible ; par exemple le Taoïsme, ou bien le Bouddhisme ésotérique appartient à ce niveau. C'est le « côté sous-jacent, invisible, de la même voie ».

Au niveau émergé, visible, c'est l'ordre social, la hiérarchie sociale qui prévaut. Mais au niveau plus profond les hommes sont tous égaux. Là où il s'agit du rapport à la nature et à l'univers.

Ce niveau profond, invisible, c'est celui que la culture japonaise a développé, sous l'influence du développement historique que l'on peut suivre dans la littérature et les beaux-arts. Il a été développé par des hommes qui, par la méditation, ont recherché la manière dont l'homme était relié à l'univers.

L'influence spirituelle est venue d'Inde au Japon, en passant par la Chine. Cela vient du Raja-Yoga, non du Bouddhisme, cela date d'une époque bien plus ancienne. Une époque où l'homme avait un tout autre savoir. Un savoir marqué au coin de la psychologie de l'esprit. Les influences chinoises sont celles de Lao-Tseu [Laozi] et de Chuang-Tsé [Zuangzi]. Ce sont les influences qui ont formé la partie immergée, invisible.

Ces deux courants modelent encore aujourd'hui la société japonaise, le visible et l'invisible unis, deux spirales entremêlées comme les brins d'une même corde.

En fait, il n'y a pas de conscience de classe au Japon, parce que dans ce « domaine invisible » les hommes sont tous égaux dans leur rapport à l'univers. Donc chacun qui en fait l'effort peut atteindre le même point.

Quand on se demande quelle est la personnalité qui a eu la plus grande influence sur la culture japonaise, on constate que c'est Kūkai, connu aussi sous le nom de Kōbō Daishi³. En l'an 804, en compagnie d'un autre moine nommé Sachō, il se rendit en Chine et rapporta au Japon les formes alors « toutes nouvelles » du Bouddhisme ésotérique. Saichō⁴ fonda alors à Kyoto le complexe du Hiei-San, mont célèbre pour le nombre de ses temples et monastères, alors que Kūkai fondait le Koya-San, un autre complexe de temples de montagne, qui se trouve dans l'actuelle préfecture de Wakayama. Le village où est né O Sensei est situé au pied de cette montagne.

Ces monastères n'étaient pas seulement des institutions religieuses, des temples, mais aussi des universités. De là se sont répandues dans tout le Japon les influences culturelles du Bouddhisme ésotérique.

Dans le budo, il s'agit toujours de la vie et de la mort, c'est pourquoi ces moines ont aussi recherché comment utiliser sa propre énergie de façon optimale, comment accroître sa force vitale, comment on peut concentrer son esprit, comment unifier l'esprit et le corps. Toutes ces recherches étaient pratiquées dans ces temples et ces découvertes ont très fortement influencé le kenjutsu, l'art traditionnel du sabre.

Le résultat de ces longues recherches était que ce qui était le plus efficace, c'était de dépasser le monde de la comparaison, de l'affrontement. Car ce n'est que quand l'on a dépassé cela que l'on peut être réellement efficace. C'est pourquoi dans tous les traités d'art du sabre il est dit que l'on ne doit jamais laisser l'image d'un adversaire pénétrer son esprit.

Cela se trouve aussi dans le Mikkyō, le Bouddhisme ésotérique japonais, et c'est pareil dans le Zen. Car en fait le Zen dérive du yoga indien, c'est une traduction du mot sanscrit *diyana*.

O Sensei, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'âge de 32 ans, a suivi l'enseignement de la secte Shingon dispensé au temple de Tanabe. Ceci a constitué la base de sa vision du monde. Là dessus est venu s'ajouter ce qu'il a appris de Takeda Sōkaku et de Deguchi. Mais cette dernière influence n'est venue que plus tard s'ajouter à ce fond bouddhiste.

³ *Kōbō Daishi (774–835 apr. J.C.) est une des figures les plus importantes de l'histoire japonaise. C'est lui qui a « importé » le Bouddhisme Shingon et a fondé le temple de Koya. Il est aussi l'inventeur de l'écriture syllabique kana. Kūkai (Mère du Vide) est son nom de moine.*

⁴ *Dengyō Daishi (767–822 apr. J. C.) après être revenu d'un séjour d'étude en Chine fonda en 805 la secte Tendai et le temple principal de celle-ci, l'Enryakuji, sur le mont Hiei.*